

**Projection de « Marie Heurtin »  
et remise du « Prix du meilleur film sous-titré »  
à Jean-Pierre Améris  
14 janvier 2016**

**Aurélie Ferrier** : Mesdames, Messieurs, le réalisateur, Jean-Pierre Améris.

**Jean-Pierre Améris** : Merci beaucoup.

**Aurélie Ferrier** : Est-ce que vous m'entendez bien ? Le système va se mettre en place assez rapidement maintenant. Voilà, merci beaucoup. Juste pour information, le contenu du micro, c'est ce qui va sortir à l'écran par la société qui fait la transcription en direct. Donc n'hésitez pas, quand vous avez une question à poser au réalisateur, à demander le micro, à l'attendre, pour qu'on puisse tous entendre la question et la lire. Merci beaucoup.

Pour commencer, Joël, pourrais-tu allumer la lumière à 25 % ou un peu plus ? Au moins pour qu'on puisse se voir un peu plus.

Est-ce qu'il y a une question dans la salle, déjà, pour commencer ?

Eh bien moi j'ai une question : qu'est-ce qui vous a amené, car vous avez dit que c'était un travail de 7 ans, mais pourquoi avoir choisi cette histoire de Marie Heurtin, qui est une personne qui a existé en vrai ?

**Jean-Pierre Améris** : A la base, c'est vraiment ma passion pour l'histoire d'Helen Keller, vous vous souvenez ? Américaine devenue sourde aveugle à l'âge de neuf mois à cause d'une méningite. Vous connaissez les Dossiers de l'écran ? Quand j'avais 14 ans, j'ai vu le très beau film Miracle en Alabama, sur Helen Keller, avec Mme Sullivan qui lui a permis de pratiquer la langue des signes tactile. J'ai voulu faire un remake du film, et je me suis rendu compte qu'Helen Keller restait une gloire nationale aux Etats-Unis et qu'il était impossible d'en faire un film français. J'ai découvert dans le livre Ames en prison, d'ailleurs ressorti récemment, l'histoire de Marie Heurtin. Je n'en revenais pas de voir qu'il y avait exactement dans les mêmes dates d'Helen Keller, la même histoire, en France, à Poitiers, entre une religieuse et une petite fille née sourde aveugle. J'ai eu envie de m'intéresser à cette histoire, j'ai passé des années à trouver des documents, à enquêter auprès des enfants sourds aveugles pour faire le film que vous avez vu.

Il a fallu trouver des textes de Marie Heurtin. Elle-même, une fois qu'elle a appris la langue des signes, après le Braille, elle a écrit un peu sa vie. C'est elle qui raconte, à l'âge de 10 ans, en arrivant à Larnay, comme elle était une bête sauvage. J'ai utilisé aussi des textes de sa petite sœur, Marthe Heurtin, également sourde aveugle. C'est une famille qui était près de Nantes, à Vertou, et les parents étaient cousins germains, avec neuf enfants dont cinq lourdement handicapés. Mais ça, je ne voulais pas le raconter. Je voulais raconter la rencontre entre la religieuse et Marie Heurtin. Tout ce que vous entendez de sœur Marguerite, c'est vraiment le journal de la religieuse, que j'ai mis dans le film. Je n'aurais jamais pu imaginer ce qu'il y a dans le film. Tout est tiré de la réalité. Je n'aurais jamais imaginé l'histoire du petit couteau. Jusqu'à 10 ans, Marie Heurtin était comme un enfant sauvage, comme l'enfant sauvage de Truffaut, violente, toujours dans le jardin, grimant aux arbres. Son père avait vu un médecin qui avait dit : son problème n'est pas qu'elle est sourde et aveugle, c'est qu'elle est débile, il faut la mettre à l'hôpital psychiatrique. Son père avait entendu parler de religieuses, Les Filles de la sagesse à Poitiers, qui s'occupaient de filles sourdes. Il y va et elles lui disent : mais monsieur, on ne peut pas lui apprendre la langue des signes (inventée par l'Abbé de l'Epée entre autres), car elle ne

voit pas. Si vous regardez sur Internet les photos, sœur Marguerite n'a rien à voir avec Isabelle Carré, mais elle a dit : je ne sais pas comment je vais faire, mais je vais trouver. Elle sentait que la petite Marie avait en elle quelque chose. Elle a quand même inventé cette langue qu'on utilise toujours avec les personnes sourdes et aveugles aujourd'hui, la langue des signes dans la main, une personne tend la main vers vous et vous signez. Elle écoute avec ses mains, c'est ça que j'ai trouvé beau. C'est le génie de l'être humain. Il y a beaucoup de désespérer de l'être humain, mais aussi de le trouver magnifique.

**Aurélie Ferrier** : Il y a une question.

**Spectateur 1** : Merci beaucoup. Je suis très touché par votre film, et moi aussi, du coup, ça m'oblige à témoigner, comme vous l'avez fait au travers du cinéma. Je suis éducateur et j'ai travaillé cinq ans auprès d'un jeune garçon sourd muet aveugle. Je l'ai eu... Au début du film, je n'étais pas trop touché, je n'ai pas connu toute la période sauvageonne, avec la montée dans les arbres, etc. Je m'en suis occupé à partir du moment où la fille a revu ses parents dans le film, il connaissait déjà la langue des signes. Avec le syndrome d'Usher. C'est une histoire qu'on peut revivre aujourd'hui. Cette personne avait appris le Braille, la langue des signes, et est devenue aveugle à 25 ans. Je l'ai eu après, avec toute une équipe de collègues. Parce que, aujourd'hui, on anticipe le problème de séparation, aujourd'hui, j'en suis séparé aussi pour des raisons de services car on m'a muté. Mais les collègues ont pris le relais, on avait anticipé la période de séparation. On évolue aussi car on est un pays laïc, il n'y a pas la partie religieuse. Donc c'est Naji Hellal, que vous pouvez retrouver sur Internet, sur YouTube. A partir du moment où il savait lire, écrire, et communiquer avec l'autre, il était sourd, muet et aveugle, il a commencé à demander à faire du judo, je l'ai emmené aux championnats de France pour personnes handicapées, et il est devenu champion de France. Merci pour ce film. Ce film sur le judo a eu le prix du public dans un festival. Je suis très touché par ce film, merci.

**Jean-Pierre Améris** : Vous avez raison de dire que c'est aussi une histoire d'aujourd'hui, car aujourd'hui, il y a encore 6 000 personnes sourdes et aveugles en France. Un million de personnes aveugles, on dit à peu près, 6 millions de sourds, malentendants. Et 6 000 sourds aveugles. En parallèle des documents que j'ai pu trouver, je suis allé tout de suite, en 2008, j'ai vu sur Internet qu'il existait toujours à Poitiers le centre de Larnay, ce n'est plus tenu par des religieuses depuis les années 60, mais y sont toujours accueillis les sourds aveugles. Beaucoup venait du temps passé pendant trois ans de l'observation du quotidien, et c'est moi qui ai beaucoup appris, sûrement plus qu'eux, à leur contact, beaucoup de choses que j'ai eu envie de raconter après. J'avais un peu peur, sourds aveugles, j'en n'avais jamais vus. J'ai vu ces quinze gamins, et pour vous rencontrer, ils vous touchent, et ça dure un quart d'heure, 20 minutes. Ils vous reniflent. Je me suis dit : c'est magnifique à montrer. Dans une société de plus en plus virtuelle, eux, la communication passe par la main, et l'odorat est très important.

C'est la même chose, au fil du temps, quand je rentrais dans une pièce, ils disaient : tiens, voilà Jean-Pierre. On a une odeur. C'est ça qu'ils m'ont appris, ils ont des sens beaucoup plus développés que nous. J'adorais, quand on faisait la promenade de l'après-midi, comme dans le film, avec l'arbre, ils embrassent le monde. Le monde est réel, on s'y habitue, on ne le voit pas, on ne l'enlace plus. Quand on allait voir l'âne, c'était leur moment préféré, comme la petite, là. L'âne devait se dire : ils vont encore me tripoter... Mais c'est vrai. Et il y a un geste magnifique, la main, un rapport au monde concret. Le film est fait de beaucoup de choses observées.

Je crois qu'il y a quelque chose qui est très cinématographique en effet. Quand la petite met sa joue à la vitre pour prendre le soleil, je me suis inspiré d'une jeune fille africaine, car aujourd'hui c'est beaucoup d'Africains qui sont sourds aveugles, avec la rubéole.

Beaucoup d'enfants, d'adolescents africains à Poitiers. Une petite jeune fille africaine, il faisait froid, elle cherchait la chaleur la vitre au soleil. Donc je l'ai mis.

**Aurélie Ferrier :** Est-ce que quelqu'un a une question ? J'ai une question par rapport au choix du casting. On a beaucoup aimé évidemment Isabelle Carré, mais aussi la jeune fille. Comment avez-vous choisi vos acteurs ?

**Jean-Pierre Améris :** Je voulais tourner au départ avec une jeune fille sourde et aveugle. C'est ma motivation pour faire des films, mettre sur l'écran des gens qu'on met sur le côté dans la société. C'est mon petit militantisme. Ces gens ont le droit à être à l'écran et être les vedettes. Je voulais engager une fille sourde aveugle, et à Poitiers, j'étais épaté par leurs activités. Il y avait Chloé, 15 ans, qui était très brillante, qui travaillait sur son ordinateur, très forte en danse. Il faut bien penser ce que c'est, être sourd aveugle et faire des spectacles de danse. Ils assurent vraiment. Je lui ai proposé le rôle, et elle n'a pas voulu. Jouer, ce n'était pas son désir. J'ai dû renoncer, je n'en ai pas trouvé d'autres. Je me suis dit : il faut chercher une jeune fille sourde, car il y a la langue des signes, qui jouera l'aveugle. C'est le cas, avec Ariana Rivoire qui joue le rôle de Marie Heurtin et qui est sourde de naissance. Je l'ai rencontrée dans un lycée de Chambéry, le destin fait bien les choses. Le casting, j'ai fait beaucoup de lycées pour les filles sourdes. Les garçons m'engueulaient : et nous alors ? Je disais : c'est un pensionnat de jeunes filles. Donc je les vois toute la matinée, je vais à la cantine, et j'ai remarqué Ariana, je me suis dit : elle a quelque chose. Je me suis adressé à elle en disant : pourquoi ne vous-êtes vous pas présentée au casting ? Elle avait oublié de s'inscrire. Elle n'avait pas l'autorisation des parents. J'ai dit : viens entre deux rendez-vous. Et j'ai eu un coup de foudre, j'ai su que c'était elle. Mais c'est souvent ça, vous n'attendez pas qui joue mieux qu'un autre, mais qui vous avez envie de filmer. Elle avait une force en elle. J'ai appris plus tard qu'elle était née en Albanie, abandonnée par ses parents, dans un orphelinat jusqu'à ses six ans, et quand elle est venue en France, sa mère adoptive m'a dit qu'elle était un peu comme Marie Heurtin, et elle a pu l'exprimer dans le film, je crois que ça lui a fait du bien. J'ai vraiment adoré cette actrice. Et Isabelle Carré a appris la langue des signes pendant les six mois qui ont précédé le tournage. Et contrairement à moi, elle est très douée, elle continue de la pratiquer, elle s'en est prise de passion. Mais c'est normal pour une actrice, c'est très physique. Et ça change des dialogues, là c'était quand même un film charnel et physique. Isabelle Carré, c'était écrit pour elle en revanche, c'est le troisième film que j'ai fait avec elle, je savais l'humilité qu'elle aurait pour ce rôle. Elle est phobique des microbes, il ne faut jamais lui faire la bise, etc., et là elle se retrouve à faire un film où la petite fille n'arrête pas de lui toucher le visage. On fait des films car ça nous correspond, on a tous des handicaps, on a tous des choses à communiquer, à surmonter, il faut sortir de soi. C'est plus un film sur l'échange et la communication que sur le handicap.

**Aurélie Ferrier :** J'écoutais avec passion, en fait, excusez-moi. Est-ce qu'il y a d'autres questions ?

**Spectateur 2 :** Ce n'est pas vraiment une question, mais une constatation : vous avez su tirer partie du silence complet, ce qui n'arrive que rarement dans les films habituellement. Le silence est tel, aux moments les plus tendus, émouvants, précieux, que la salle reçoit le silence et il n'y a aucun bruit dans la salle.

**Jean-Pierre Améris :** Tant mieux. Ça allait avec le sujet du film. En effet, d'une certaine façon, il y a toujours un son, mais c'est choisi, un son d'oiseau, de vent. Les respirations, on l'a fait après le tournage, pour que vous soyez dans l'intimité des personnages. Une grande proximité.

**Spectateur 3** : Je traduis pour ma mère.

J'avais une question à vous poser : pourquoi la fille sourde n'a pas été sélectionnée pour recevoir un prix comme un César ? Car comparé à la Famille Bélier...

**Jean-Pierre Améris** : Il a fait moins d'entrées. Mais Ariana Rivoire a été quand même très remarquée, et elle a été dans la première sélection pour les César. Elle était dans les 15. On était allé à un dîner des César, je déteste ça mais j'y suis allé pour elle. Et en plus elle est fan de Louane.

Et elle continue de jouer, elle continue d'être actrice. Vendredi soir, à la télévision, il y avait une série, Chérif, et dans le deuxième épisode, elle jouait un rôle essentiel de la série, elle était excellente. Donc ce n'est pas la fille d'un seul film.

**Aurélie Ferrier** : Est-ce que quelqu'un a une autre question ? Il va y avoir la remise des prix. On va appeler nos partenaires pour remettre un prix, et puis le GIP Bel Age offre un pot, vous pourrez y poser des questions. J'ai le plaisir d'accueillir Catherine Vouillon, conseillère municipale. Merci d'être avec nous. Le directeur du GIP Cannes Bel Age, Laurent Toulet, on a Brice Meyer-Heine, qui est le président de l'association ARDDS pour les personnes devenues sourdes, Christian Guittet, qui a organisé tout l'événement, qui a tout organisé, merci beaucoup, c'était déjà un plaisir de travailler avec vous. Et grâce à vous, on a découvert beaucoup d'autres choses. Cannes Cinéma, avec la ville de Cannes, on essaie de favoriser l'accessibilité des séances de cinéma. Et c'était un plaisir pour nous de vous accueillir tous dans cette salle. Je remercie le Bel Age, on les remercie tout le temps, c'est notre partenaire de cœur. La parole à Catherine Vouillon d'abord...

**Laurent Toulet** : C'est la représentante du maire qui dira le dernier mot, c'est normal. Ma chère Aurélie, madame la conseillère municipale, monsieur le réalisateur, vous savez que Cannes Bel Age organise depuis de nombreuses années une programmation spécifique tout au long de l'année à des tarifs défiant toute concurrence, 2,50 euros pour les adhérents, 3,50 euros pour la carte accueil, 4,50 euros pour tous publics, et une programmation spécifique d'une trentaine de films, pour la plupart des films récents de moins d'un an. On les projette sur le cinéma Le Raimu, La Licorne, ici à Miramar ou encore Alexandre III. Il y en a pour tous les quartiers. On a même été plus loin, on s'est fait notre propre festival du film. On peut recevoir à La Licorne des films qui ne seront jamais produits et distribués, mais chaque fois on a des pépites, des films australiens en version originale, avec 1 000 spectateurs. La séance est gratuite. L'ouverture, c'est le jeudi. Renseignez-vous, c'est ouvert à tous, donc trois films de très grande qualité à La Licorne. Je me réjouis de voir que ce partenariat se poursuit avec bonheur. Je remercie Cannes Cinéma. Grâce à eux, on a la mise à disposition des films, les projectionnistes, les bénévoles, des aides pour le support de communication. Sans eux, on ne pourrait pas fonctionner, ni sans la ville de Cannes qui nous subventionne. Pour remercier aussi le maire de Cannes, représenté aujourd'hui par une élue que nous apprécions particulièrement, Catherine Vouillon, conseillère municipale subdéléguée à la culture entre autres. Le film était très poignant, on va remettre le prix. Il aurait pu être sponsorisé par la société Kleenex...

Je vous cède la parole.

**Catherine Vouillon** : Merci beaucoup, je parlerais plutôt de Sopalin. C'est un film extraordinaire. J'étais curieuse, je suis allée sur Internet, j'étais prévenue, j'ai vu des passages. Mais c'est extraordinaire. J'ai l'honneur de représenter notre maire et conseiller départemental. C'est vrai qu'il est très attaché à ce que la culture soit ouverte à tous à Cannes. Il y a des boucles magnétiques, ce que vous voyez maintenant... C'est dans les murs ? D'accord. Je suis complètement sidérée, c'est la première fois que j'assiste à une

séance comme ça, c'est très émouvant. Monsieur le Maire est très attaché à ce qu'il y ait ça ici, et au Palais des Festivals. Nous veillons à ce que la culture soit dans tous les quartiers, pour tout le monde. Je remercie Cannes Cinéma, et puis le directeur de Cannes Bel Age. Et puis M. Guittet, qui est très impliqué aussi, je crois. Et bien sûr Aurélie Ferrier qui est exceptionnelle. Merci à tous, et surtout, je crois qu'on peut applaudir ce réalisateur qui a choisi ces deux actrices extraordinaires, Ariana Rivoire et Isabelle Carré. Elles sont douées, elles sont belles, elles sont vraies, elles jouent avec passion. Elles sont extrêmement émouvantes. Je crois que c'est un film de Festival de Cannes, on pourrait le montrer au Festival de Cannes.

**Jean-Pierre Améris** : Non, ils n'en ont pas voulu.

**Catherine Vuillon** : Tant pis pour eux. Je dois dire, quand on voit le festival de Cannes, le vôtre est très bien réalisé, avec un beau scénario, merci à tous, au revoir.

**Christian Guittet** : Bonjour, merci d'être si nombreux ici. Je ne vais pas de nouveau remercier tous les partenaires qui ont été énumérés, mais sans eux, on n'aurait pas pu faire ce qu'on vient de faire là. Je suis absolument enchanté, je dois excuser le parrain du festival, Paul Vecchiali, qui n'a pas pu venir. C'est un cinéaste important, qui est en train de terminer son 50<sup>ème</sup> film. On prévoira une projection avec lui. Le sous-titrage des films, c'est quelque chose qui nous tient à cœur pour nous les sourds. A Cannes, on a de la chance, il reste trois cinémas, ils sont tous les trois sensibilisés sur le sous-titrage, et sont prêts à diffuser des films sous-titrés. Il y a la possibilité cette semaine de voir quatre films sous-titrés, alors qu'à Marseille, c'est zéro. Dans plus de la moitié des départements, il n'y a aucun film sous-titré visible. De ce point de vue-là, on a beaucoup de chance à Cannes, sans oublier que les salles municipales en particulier sont équipées de boucles magnétiques. Le film de Jean-Pierre Améris est remarquable dans cette optique-là, puisqu'il a décidé, ce qui n'est pas si fréquent que ça, de diffuser son film dans toutes les séances de manière sous-titrée. Un tiers en général le sont. Et en général les projections sont limitées à une ou deux par semaine. Donc j'ai le plaisir de lui remettre au nom de l'ARDDS et des associations partenaires le diplôme du meilleur film sous-titré.

**Jean-Pierre Améris** : Merci.

**Christian Guittet** : Je vais terminer par un appel : ce n'est pas le tout d'avoir des films sous-titrés projetés, il faut aussi que le public qui a besoin de ces sous-titrages, et je pense aux sourds et également aux personnes qui ne sont pas francophones, aille voir ces séances et faire savoir à la caisse que le sous-titrage les concerne et les intéresse.

**Jean-Pierre Améris** : Merci. C'était important en effet pour moi que ce film-là soit dans toutes les salles et séances présenté avec sous-titrage. Ça aurait été un échec si des spectateurs sourds venaient dans un cinéma le soir, pour voir Marie Heurtin, et qu'on leur disait : ah non, la séance sous-titrée, c'est dimanche matin. Donc il a fallu bataillé, c'était difficile. Les directeurs de cinéma disaient : les entendants, ça va leur faire peur.

Je voulais aussi qu'il y ait l'audiodescription pour les aveugles. Et finalement, le film a eu un certain succès, 300 000 entrées, et dans les débats, je demandais au public entendant : Ça vous gêne, le sous-titrage ? Ils disaient : non. Il faut surmonter ses a priori. Après, c'est des millions de personnes, et c'est du public. Merci en tout cas, ça touche, merci à vous.

**Aurélie Ferrier** : Le GIP Cannes Bel Age vous invite à prendre un pot, n'hésitez pas pour poser des questions avant l'avion, on a encore quelques minutes. Merci à tous.